



# James et la pêche géante

*James and the giant peach*

de Henry Selick

## Fiche technique

USA - 1997 - 1h20

Film d'animation Couleur

Réalisateur :

**Henry Selick**

Scénario :

**Karey Kirkpatrick,**

**Jonathan Roberts**

**Steve Bloom**

d'après le livre de Roald

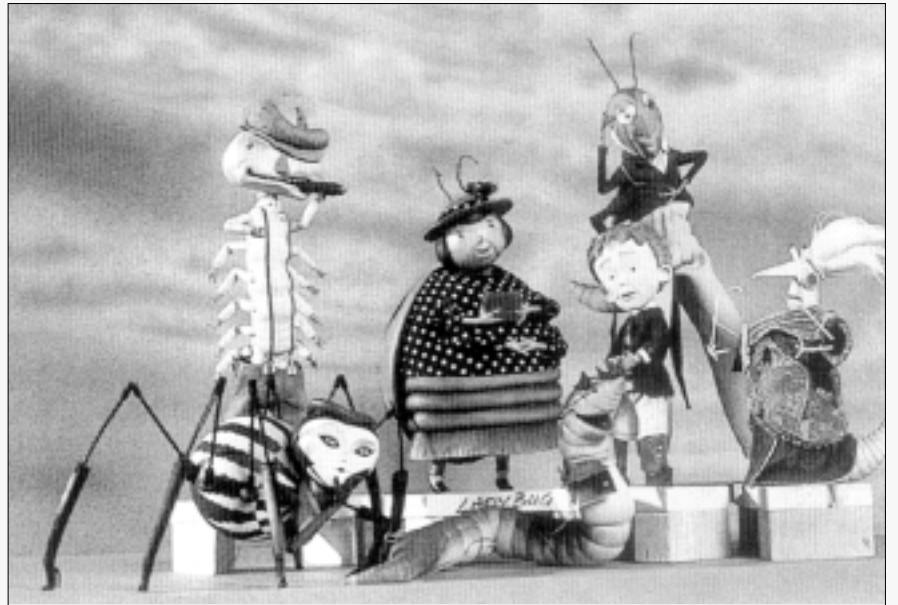
Dahl

Musique :

**Randy Newman**

Décorateur :

**Harley Jessup**



## Résumé

Choyé par ses parents, le petit James vit une enfance heureuse jusqu'au terrible jour de leur disparition. L'orphelin tombe alors sous la coupe de ses tantes, Eponge et Piquette, deux abominables mégères qui le réduisent en esclavage, le contraignant à travailler sans relâche. Un soir, un mystérieux personnage lui offre un sac rempli de langues de crocodiles phosphorescentes aux vertus magiques. «Elles résoudre tous tes problèmes», lui dit-il avant de s'éclipser. Mais James, en trébuchant, répand au pied d'un pêcher son précieux paquet. Quelques instants plus tard, une

pêche juteuse à souhait pousse sur l'arbre... grossit, grossit, grossit... jusqu'à atteindre 7 mètres de diamètre !

Poussées par l'appât du gain, Eponge et Piquette organisent des visites pour faire découvrir ce miracle aux nombreux curieux, tout en interdisant à James d'approcher «sa» pêche. Tenailé par la faim, James leur désobéit. Il parvient à creuser un tunnel dans la Pêche Géante, et avançant progressivement, se transforme tout à coup en un personnage animé...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

## Critique

(...) L'histoire de la **Pêche géante** est celle d'un voyage initiatique. La disparition de ses parents précipite le petit James Henry Trotter sous la coupe de ses tantes, Éponge et Piquette (Miriam Margolyes et l'étonnante Joanna Lumley), deux mégères qui le font trimer sans relâche. Un soir, un vieil homme mystérieux (auquel Pete Postlethwaite prête une trogne que l'on se réjouit de retrouver, après **Au nom du père, Usual Suspects**, et plus récemment **Les virtuoses**) lui offre un sac rempli de langues de crocodiles lumineuses qui l'aideront à résoudre tous ses problèmes. Par accident, elles font pousser un fruit gigantesque sur le pêcher des tantes. Celles-ci exploitent le phénomène en faisant payer les curieux, tout en interdisant à James de s'en approcher. Tenaillé par la faim, le garçon leur désobéit, et, après avoir grignoté un bout de fruit, il y creuse un tunnel. En s'enfonçant dans la pêche géante, il se métamorphose en marionnette animée et rencontre des créatures extraordinaires : un criquet pince-sans-rire, un mille-pattes vantard, une coccinelle maternelle, une araignée élégante, un ver de terre mélancolique et une luciole légèrement «allumée». A bord de la pêche entraînée par une nuée de mouettes, cet équipage entreprend un voyage enchanteur au-dessus de l'Atlantique, le plus grand rêve de James. Ce périple est l'occasion pour le petit garçon de retrouver le bonheur et de découvrir l'entraide et l'amitié.

Les principaux apports du film au roman de Roald Dahl ne sont pas tous de réussite égale. En symbolisant le contraste entre monde extérieur et monde imaginaire par le passage des acteurs aux marionnettes, Henry Selick enrichit l'œuvre comme n'avait pas su le faire l'illustrateur du roman, qui avait traité les insectes de façon réaliste. La scène

sous-marine où James et deux de ses amis affrontent des pirates fantômes, une invention de Selick, permet de relancer l'action, de renouveler les décors, et d'introduire de nouveaux personnages - en l'occurrence des squelettes, dont celui de monsieur Jack, que l'on retrouve ici en capitaine des pirates. En revanche, lorsque le scénario fait réapparaître les tantes Éponge et Piquette à la fin, il ne parvient pas à suffisamment justifier cet artifice assez maladroit, destiné seulement à exploiter davantage, dans la lignée de la Cruella des **101 Dalmatians**, deux figures truculentes trop vite escamotées dans le roman (où elles sont écrasées par la pêche géante).

La comparaison avec **L'Étrange Noël...** est malaisée et sans doute inutile.

Parce que, également produit par Tim Burton et Denise Di Novi, il affiche cette fois la mention «Walt Disney Pictures présente...» et, ici ou là, porte la marque du studio (le scénario est signé par les scénaristes du **Roi lion**).

Parce que - c'est le point faible - Randy Newman n'est pas Danny Elfman, et que quelques chansons bancales ne font pas une comédie musicale.

Parce que, s'inspirant du premier roman pour enfants de l'auteur de *Charlie et la chocolaterie*, il s'adresse résolument au jeune public (lequel n'apprécie pas toujours les écarts du film : il semble bien que la scène des squelettes de pirates effraie quelque peu avant cinq ans), même s'il peut enchanter les parents.

Parce que les sources d'inspiration et les références affichées sont nouvelles : le voyage dans la pêche évoque l'escargot de **Dr Doolittle**, l'épisode océanique se réfère à **Pinocchio**, les insectes s'inspirent de personnages de tous horizons (on trouve par exemple Sherlock Holmes en criquet, Popeye en mille-pattes, le ver d'**Alice au pays des merveilles** en luciole, la compagne de Steed dans **Chapeau melon et Bottes de cuir** en araignée)...

Parce que, mêlant de nombreuses tech-

niques et enchaînant différentes esthétiques, il ne s'offre pas au spectateur comme l'objet rond et uniforme promis par le titre. Selick semble même avoir pris plaisir à multiplier les effets : ainsi, alors que seules les 45 minutes centrales du film sont animées, 370 des 560 plans du film sont des images composites intégrant divers procédés d'effets visuels (infographie, assemblages numériques ou optiques, etc.). L'océan et le requin mécanique, qui rappellent irrésistiblement l'univers de **La Cité des enfants perdus**, sont des créations infographiques s'intégrant parfaitement à l'ensemble. Plus simplement, le cauchemar de James-marionnette, associant dessins et photographies animés selon la technique des papiers découpés, répond aux rêveries de l'enfant, dessinées aux pastels gras. Quant au terrible rhinocéros, responsable de la mort des parents, il apparaît en images de synthèse, sous forme d'une nuée sombre dont les volutes roulant sur elles-mêmes suffisent à symboliser le refoulé (la disparition des parents est d'ailleurs esquivée par une ellipse aussi audacieuse que nécessaire).

Enfin parce que l'opposition entre monde enchanté et monde réel, peu marquée dans **L'Étrange Noël...** (les personnages de notre monde, représentés par des marionnettes, étaient simplement cadrés sous le menton), est cette fois concrétisée par l'opposition - comme dans **Alice** de Jan Svankmajer ou dans **Roger Rabbit** - entre animation et prises de vues réelles (avec un défaut courant : la direction d'acteurs n'étant pas le principal talent d'un animateur, la moitié du film, caricaturale et outrancière, sera assez difficile à supporter par les adultes qui, à l'inverse, entreront facilement dans l'univers animé). Afin d'accentuer le contraste, les décors des prises de vues réelles sont froids et ostensiblement factices, à la manière de décors de comédie musicale (pour les sirupeux moments de bonheur familial) ou d'opéra gothique (pour l'oppressante

et sombre tutelle des tantes), tandis qu'au contraire l'intérieur de la pêche est traité en matières et couleurs chaudes, palpables, «vivantes», évoquant le bien-être... Le finale, combinant décor réaliste et décor de théâtre, acteurs et marionnettes, fait la synthèse entre monde réel et monde enchanté, assimilant à la pêche géante une certaine vision idéalisée de New York - la «Grosse Pomme», faut-il le rappeler ?

Gilles Ciment  
Positif n° 439 - Septembre 1997

James est un petit orphelin recueilli par deux immondes tantes qui le séquestrent. Tout en faisant le ménage, il rêve de s'enfuir et de rejoindre l'Amérique. Intervient alors la magie : il s'embarque sur une pêche géante et traverse l'océan, en compagnie de ses seuls amis, des insectes de taille humaine. Sur leur route, ils rencontrent un requin mécanique aux mâchoires d'acier, un énorme rhinocéros qui surgit des nuages... L'intention de Henry Selick (cette fois, contrairement à **Nightmare**



**before Christmas**, seul maître à bord, Tim Burton se contentant de co-produire) n'est pas de révolutionner la structure et l'imaginaire du conte pour enfants. La réussite du film est donc avant tout visuelle. Selick a en effet le désir un peu fou de réaliser un film qui aurait intégré toutes les adaptations de contes, tous les styles, pour finalement retrouver une virginité de l'image et une capacité d'émerveillement simple. Ainsi le film est un mélange de prises de vues réelles, aux décors baroques et féériques, et de séquences animées au style flamboyant. Cette «impureté» confère à **James et la pêche géante** une originalité visuelle parfois impressionnante (notamment dans la séquence magnifique de l'attaque du requin). Pourtant, le film finit par décevoir : s'il évoque inmanquablement l'univers de Tim Burton, il lui manque sa folie et son audace, et surtout l'ambiguïté de ses personnages. James est un personnage trop lisse, loin des sentiments contradictoires qui tiraillaient Mr Jack. Les insectes ne renvoient qu'à des figures anthropomorphiques connues des années 30 (la vamp pour l'araignée, par exemple), et ne sont jamais montrés dans leur singularité d'insectes, trop «disneyens» et peu violents. Selick a une vision trop théorique pour insuffler de la cruauté à son film et le soupçon de perversion indispensable au conte pour enfants.

Jérôme Larcher  
Cahiers du Cinéma n°515  
- Juil./Août 1997

«*Majestueusement, comme un fabuleux ballon d'or, entraînée par le formidable vol de mouettes, la pêche géante monte plus haut, toujours plus haut, à la rencontre des nuages...*» C'est une des images fantastiques de *James et la grosse pêche*, un des plus beaux livres pour enfants, le premier d'une quinzaine de contes écrits par Roald Dahl qui continuent de «squatter» les hit-parades de la littérature jeunesse.

Comme l'héroïne d'un autre récit du même auteur (Matilda, récemment adapté par Danny DeVito), le petit James est d'abord la victime de méchants adultes. Humilié, exploité, il est séquestré par ses tantes, deux horribles mégères qui l'ont recueilli après la mort de ses parents. Mais voilà : chez Roald Dahl, les enfants sont magiciens. Matilda avait le pouvoir de faire bouger les objets et finissait par terrasser une monstrueuse directrice d'école.

Grâce à un sac de langues de crocodiles phosphorescentes aux vertus mystérieuses, James fait pousser un fruit sur le vieux pêcher mort de ses tantes. La pêche grossit, grossit, devient énorme. Et se transforme en vaisseau, grâce auquel l'enfant va réaliser son rêve : s'enfuir très loin, jusqu'à New York, ce lieu extraordinaire où ses parents avaient promis de l'emmener. Cap sur l'Amérique... En compagnie de quelques étranges et - à l'usage - très sympathiques passagers : une araignée enjôleuse, une luciole dure de la feuille, un mille-pattes goguenard, une coccinelle rondelette, un cricket pince-sans-rire et un ver à soie assoiffé.

Le film débute avec des personnages en chair et en os, puis trouve sa pleine dimension avec des marionnettes animées. On entre alors dans la féerie pure. Henry Selick, déjà maître d'œuvre d'une merveille qui a fait date il y a deux ans (**L'Étrange Noël de M. Jack**, sur une idée de son ami, le cinéaste Tim Burton), se hisse aisément à la hauteur de l'imagination débordante de Roald Dahl. Il mêle avec une rare maestria les tech-

niques traditionnelles aux derniers progrès de l'image de synthèse. Qu'il anime un requin métallique tout droit sorti de chez Jules Verne, qu'il fasse s'envoler une nuée de mouettes ou se déchaîner une tempête, il multiplie les idées visuelles avec bonheur dans une chorégraphie de mouvements d'une fluidité étonnante.

Les décors des séquences jouées par des comédiens ressemblent aux illustrations d'un vieux livre patiné par le temps. L'animation fait alterner ambiances chaudes et mordorées (avec une mémorable scène de festin, où les voyageurs se restaurent... en mangeant leur vaisseau) et images fantastiques, froides et bleutées, quand l'équipage s'égare dans le Grand Nord.

Comme chez Terry Gilliam, un autre mordu d'animation, l'image est reine. Elle célèbre les pouvoirs du rêve chers au baron de Munchhausen. Avec son savant dosage d'intelligence, d'humour et de fantaisie, **James et la pêche géante** - qui vient de recevoir le Grand Prix du long métrage au dernier festival d'Annecy - est tout simplement un enchantement.

Bernard Génin

*Télérama n°2475 - 18 Juin 1997*

## Le réalisateur

**James et la pêche géante** est le deuxième long métrage animé de Henri Selick, révélé en 1993 par **L'étrange Noël de M. Jack**. Diplômé de la CalArts, Selick entre à la fin des années soixante-dix chez Disney, où il travaille comme animateur sur **The small one** et **Rox et Rouky**, puis collabore au storyboard du premier film de Walter Murch, **Oz, un monde enchanté**. Après avoir participé à l'élaboration visuelle de **Nutcracker** : The Motion Picture de Carroll Ballard, il travaille pour diverses sociétés de production de spots ou effets spéciaux de San Francisco. Il crée aussi plusieurs intermèdes animés pour la chaîne MTV, qui parrainera en 1990 son premier grand succès critique, le court métrage «**Slow Bob in the lower dimensions**»

*Dossier distributeur*

## Filmographie

Court métrage

**Slow Bob in the lower dimensions** 1990

**Tim Burton's, nightmare before Christmas** 1993

L'étrange Noël de M. Jack

**James and the giant peach** 1996

James et la pêche géante